

**Philippe Henri Blasen, Le cas Nicula. Analyse des interactions entre les Eglises orthodoxe et gréco-catholique roumaines par l'étude de leurs historiographies respectives sur le lieu de pèlerinage de Nicula, Cluj-Napoca : Editura Mega, 2011 ; 481 p., ISBN 978-606-5431-82-9 ; 28 €.**

Il est peu habituel que des chercheurs luxembourgeois s'intéressent à la Roumanie en dehors de la question de l'hypothétique émigration « luxembourgeoise » vers la Transylvanie au Moyen-âge<sup>1</sup> ou de celle, bien réelle et documentée, vers le Banat au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. C'est que, pour s'attaquer à un sujet qui touche à cette terre de frontières et de métissages où les questions linguistiques importent, il est utile de pratiquer, à côté de l'allemand, le roumain, voir le hongrois. C'est à partir de ces prémisses que Philippe Henri Blasen, jeune chercheur en histoire des religions à l'Université de Lausanne<sup>3</sup>, a relevé le défi de consacrer une monographie aux enjeux mémoriels et historiographiques qui se nouent autour d'un des pèlerinages mariaux les plus populaires de Roumanie, celui de Nicula, modeste village dans le district de Cluj-Napoca.<sup>4</sup>

Bon an, mal an, en date du 15 août, à l'occasion de la dédicace à la « Dormition de Marie », Nicula se voit en effet pris d'assaut par une importante foule de pèlerins. Jusque-là, rien de spécifique, car en Europe les lieux de pèlerinage qui connaissent

<sup>1</sup> Pour une approche critique, voir les travaux de Fernand FEHLEN [http://uni.lu/recherche/flshase/laboratoire\\_de\\_linguistique\\_et\\_de\\_litteratures\\_luxembourgeoises/personnes/fernand\\_fehlen?page=Publications](http://uni.lu/recherche/flshase/laboratoire_de_linguistique_et_de_litteratures_luxembourgeoises/personnes/fernand_fehlen?page=Publications).

<sup>2</sup> Voir notamment les publications de Pierre HANNICK et diverses contributions au *Familjefuerscher*, notamment par Fernand EMMEL et Jean-Claude MULLER. Philippe Henri Blasen s'est intéressé à l'historiographie du sujet ; voir Philippe Henri BLASEN, *Die Siebenbürger Sachsen im Blick der Luxemburger*, in: *Zeitschrift für Siebenbürgische Landeskunde* 35/2 (2012), p. 213–219.

<sup>3</sup> Mémoire de mastère soutenu le 6 septembre 2011 à l'Université de Lausanne sous la direction de la professeure Maya Burger et de la lectrice Simona Zetea de la Faculté de théologie gréco-catholique de l'Université Babeş-Bolyai, de Cluj-Napoca. Philippe Henri Blasen est actuellement engagé dans un travail de doctorat ayant pour objet l'évolution des frontières nord et est de la Roumanie (1859–1919) sous la direction du professeur Sorin Mitu.

<sup>4</sup> Ancienne capitale de la Principauté de Transylvanie, deuxième ville de Roumanie, Klausenburg en allemand, Kolozsvár en hongrois.

leur pic de fréquentation à la mi-août ne manquent pas. L'originalité du phénomène Nicula réside dans le fait que deux Eglises se disputent aujourd'hui les lieux, celle orthodoxe roumaine et celle dite gréco-romaine. Alors que la première fonctionne de manière indépendante dans un cadre national, la seconde reconnaît depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle la primauté de Rome, tout en pratiquant des rites liturgiques grecs. Cette dissension a amené Philippe Henri Blasen à recueillir, pour chacune des deux communautés, les discours qui se tissent autour du sanctuaire<sup>5</sup>. Pour ce faire, le chercheur s'est livré, d'une part, à une minutieuse enquête d'histoire orale auprès des fidèles des deux Eglises. Il a ensuite exploré l'ensemble de la production imprimée évoquant le site, du plus simple guide touristique proposé sur les lieux jusqu'aux productions savantes, en passant par une revue de presse exhaustive. En remontant aux premières productions littéraires<sup>6</sup>, le chercheur a été en mesure de déconstruire les filons mémoriels tissés autour des lieux et de montrer, texte à l'appui, comment les deux communautés religieuses se sont évertuées à écrire des histoires concurrentes pour légitimer leur occupation ou revendication des lieux. Le jeune historien met, par son savant décryptage, en quelque sorte le doigt dans l'engrenage de l'« invention des traditions »<sup>7</sup>.

La publication dont nous rendons compte est issue du mémoire de maîtrise du chercheur. L'auteur a choisi d'éditer ce travail académique sans le retravailler. S'adressant à un parterre de spécialistes, celui-ci fait implicitement appel à des connaissances préalables. On peut se demander s'il n'eût été utile d'accompagner le passage d'un travail universitaire à une publication destinée à une plus large audience, y compris académique, d'une préface resituant l'objet étudié dans le contexte plus général des lieux et des enjeux. Une perche aurait ainsi été tendue au lecteur peu averti des réalités locales<sup>8</sup>. Il ne s'agit là d'une critique mais d'un regret. En effet, ce travail très informé, par son approche quasi micro-historique, est infiniment précieux. Alors que la Roumanie et ses voisins font aujourd'hui partie de l'Union européenne, que, dans ce coin de l'Europe, des nationalismes, alimentés parfois de questions religieuses, refont surface, il a en effet l'avantage de nous mener au cœur des adversités.

La Transylvanie, située au nord-ouest de l'actuelle Roumanie, fait partie, au Moyen-âge, du Royaume de Hongrie. Terre de frontières, elle est peu peuplée, condition qui a motivé un appel à la colonisation de la part du roi de Hongrie Geza II (1130–1162) auquel répondent des colons connus ultérieurement pour être « saxons ».<sup>9</sup>

<sup>5</sup> Le chercheur s'est intéressé aux récits qui entourent les origines du pèlerinage, de l'image miraculeuse et des divers édifices destinés au culte et dressés sur les lieux.

<sup>6</sup> En latiniste averti, Philippe Henri Blasen a notamment pu prendre connaissance d'œuvres produites dans la mouvance jésuite au XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>7</sup> L'auteur s'inspire notamment des travaux de l'historien roumain Lucian BOIA, *Geschichte und Mythos: Über die Gegenwart des Vergangenen in der rumänischen Gesellschaft*, Köln/Weimar/Wien: Böhlau Verlag, 2009.

<sup>8</sup> Notons au crédit de l'auteur qu'il a pris soin d'accompagner le travail d'un bien utile « Lexique de termes techniques », p. 209–212.

<sup>9</sup> Nous remercions Philippe Henri Blasen d'avoir mis à notre disposition le texte d'une intervention sur le pèlerinage à Nicula, rédigé pour un séminaire à l'Université de Lausanne ; in: *Bulletin de la Section des Langues et Civilisations d'Asie*, Université de Lausanne, 2011–2012. Nous renvoyons d'autre part à Harald ROTH, *Kleine Geschichte Siebenbürgens*, Köln/Weimar/Wien: Böhlau Verlag, 2007 (3e éd.).

Ceux-ci rejoignent des Sicules<sup>10</sup>, une population magyarisée dont l'origine première reste incertaine, et des Roumains encore peu présents. Les « Saxons » comme les Hongrois sont à l'origine de nombreuses villes dotées de juridictions particulières, les réputés « Stühle », dont Klausenburg/Cluj. Dans ce contexte juridique particulier, Hongrois, Sicules et « Saxons » disposent de droits avérés, alors que la minorité roumaine est discriminée. La défaite hongroise face aux Ottomans lors de la bataille de Mohács (1526) ne change guère cette donne. La Transylvanie n'est pas absorbée par l'Empire ottoman mais devient une principauté vassale où les barons hongrois restent largement aux rênes<sup>11</sup>. Au cours de la période ottomane, la population roumaine connaît localement un développement démographique important, mais reste cependant servile et sans droits. Contrairement à ce qui s'observe en Hongrie ou dans la région des Balkans, l'islam ne prend pas pied dans la région. Par contre, la Réforme trouve des adeptes parmi les populations germanophones et sicules, au point d'y devenir majoritaire<sup>12</sup>. Se fait jour également une timide présence juive. Si nous ajoutons à cela que les populations roumaines sont majoritairement orthodoxes et qu'une partie de la population hongroise reste catholique, on voit se dessiner une cartographie où les questions « ethniques » et religieuses s'entrecroisent. C'est ici que se situe l'un des premiers acquis du travail de Philippe Henri Blasen. Il met en effet en lumière que, dans leurs discours mémoriels respectifs sur Nicula, les protagonistes orthodoxes et gréco-catholiques roumains, qui se contredisent à peu près sur tous les points, s'entendent sur la présentation du sanctuaire comme d'un lieu de « roumanité » historique. En ce faisant, ils repoussent d'un mouvement commun la présence « ethnique » hongroise, sicule, allemande et la présence religieuse réformée ou juive.

Le conflit interreligieux actuel trouve sa source dans la période conséquente. En 1683, le siège ottoman devant Vienne est brisé par une coalition de forces catholiques. Cette défaite signe le départ d'un mouvement de reconquête par les Habsbourg d'Autriche des territoires occupés par les Turcs au cours des siècles précédents. Celui-ci est accompagné par un déploiement de la Réforme catholique ou Contre-Réforme. Afin de créer un contrepoids aux élites hongroises et allemandes, réformées et de ce fait hostiles au pouvoir catholique, l'empereur Léopold I<sup>er</sup> (1640–1705) tente de s'appuyer sur la population orthodoxe roumaine en lui promettant des droits, contre le ralliement à l'Eglise de Rome. Ce retour, concrétisé au synode général d'Alba Iulia (1697), aboutit dans les faits à une scission de l'Eglise orthodoxe, une partie de la hiérarchie et des fidèles acceptant l'offre de Rome et formant désormais l'Eglise grecque-catholique roumaine, l'autre restant indépendante.

Au fil des vicissitudes ultérieures de l'histoire de la Transylvanie, ces Eglises réussirent, à tour de rôle, à prendre avantage l'une sur l'autre. L'Eglise unifiée à

<sup>10</sup> Harald ROTH, *Die Szekler in Siebenbürgen*, Köln/Weimar/Wien: Böhlau Verlag, 2009.

<sup>11</sup> ROTH, *Kleine Geschichte* (note 9).

<sup>12</sup> La Réforme est présente tant dans son expression luthérienne que calviniste: Volker LEPPIN, Ulrich A. WIEN (éds.), *Konfessionsbildung und Konfessionskultur in Siebenbürgen in der Frühen Neuzeit* (Quellen und Studien zur Geschichte des östlichen Europa 66), Stuttgart: Franz Steiner Verlag, 2005. La région connaissant pour l'époque une rare tolérance religieuse, s'y installent même des représentants de mouvements jugés sectaires et persécutés ailleurs par les courants protestants majoritaires, comme celui des unitariens.

Rome prend le dessus au cours du règne des Habsbourg, ses fidèles obtenant, sur le plan social, leur libération du servage. Relevant, à partir de 1867, du Royaume de Hongrie dans le cadre de l'Autriche-Hongrie, la Transylvanie voit maintenu le *statu quo* en matière religieuse. Les choses évoluent au lendemain de la Première Guerre mondiale. Contrairement à l'Autriche-Hongrie, la Roumanie figure parmi les vainqueurs et obtient, au traité de Trianon (1920), l'annexion de la Transylvanie. Désormais, au sein d'une Roumanie majoritairement orthodoxe, l'Eglise gréco-romaine localement dominante devient minoritaire sur le plan national. Sa situation se dégrade en 1948 après l'installation du pouvoir communiste en Roumanie. Celui-ci, à l'instar de ce qui se passe en URSS, préfère une Eglise nationale, qu'il peut contrôler, à une autre dont l'autorité siège à l'étranger. L'Eglise gréco-catholique roumaine est interdite, son patrimoine confisqué et largement transmis à l'Eglise orthodoxe. Jusqu'à la chute du régime communiste en 1989, celle-ci mène de ce fait une crypto-existence, une bonne partie de son hiérarchie se retrouvant en prison. Au lendemain de la révolution roumaine (1989), l'interdiction de l'Eglise gréco-catholique est levée et elle est réhabilitée dans ses droits.

Nous voilà au cœur de la problématique de Nicula. En effet, si l'Eglise gréco-catholique a retrouvé une existence officielle, elle n'a plus d'églises, plus d'écoles, ses élites sont décimées et la majorité de ses anciens fidèles s'est tournée vers l'orthodoxie. L'Eglise orthodoxe, renforcée à l'époque communiste, reste courtisée par le pouvoir politique actuel. De ce fait, elle est tentée de ne rendre aux gréco-catholiques qu'avec parcimonie le patrimoine issu des confiscations de 1948. Les lieux saints de Nicula font partie des territoires contestés. Situés en amont du village, ils constituent un site marial majeur en Roumanie. Celui-ci s'est développé autour d'une icône miraculeuse qui se serait signalée par un phénomène de larmation vers 1700. D'après la légende, ce phénomène aurait été constaté par des soldats autrichiens. Il serait probablement intéressant de rapprocher l'exemple de Nicula du cas d'autres vierges « pleureuses » apparues hors du contexte orthodoxe/gréco-romain dans les terres nouvellement reconquises sur les Ottomans.<sup>13</sup> Quoique nés dans le contexte catholique de la Contre-Réforme, les pèlerinages qui s'y rattachent reposent fréquemment et assez curieusement sur des images mariales de type icône issues du contexte orthodoxe.

Le sanctuaire de Nicula, en fait une sorte d'enceinte monastique comportant trois églises ainsi qu'un édifice conventuel orthodoxe, est actuellement sous contrôle orthodoxe mais revendiqué par les gréco-catholiques. Pour les deux confessions, la manifestation revêt une importance capitale et est pratiquée avec pompe en présence du métropolitain pour les uns, de l'évêque pour les autres.

Le pèlerinage se tient en principe le jour de l'assomption de Marie, mais vu les difficultés entre les deux communautés, les pèlerins y participent dans le désordre. Pour les orthodoxes, les cérémonies commencent deux jours avant la grande fête, avec des visiteurs qui s'installent autour du monastère à la manière de campeurs.

<sup>13</sup> Se reporter par exemple à l'étude de Johannes FEICHTINGER, Maria Hilf! „Türkengedächtnis“ und Marienkult in Wien (16. bis 21. Jahrhundert), in: Johannes FEICHTIGER et Johann HEISS (éds.), *Geschichtspolitik und „Türkenbelagerung“*, Wien: Mandelbaum Verlag, 2013, p. 24–57.

Les gréco-catholiques n'arrivent que le jour même et se rendent à l'église paroissiale gréco-romaine du village de Nicula, comme l'accès au monastère leur est refusé.

Toutefois, comme le relève l'enquête de Philippe Henri Blasen, ceci s'entend pour des manifestations à caractère organisé. En effet, des fidèles de la fraction gréco-romaine se rendent bien dans le monastère à titre individuel. Leur présence ne suscite, également à titre individuel, aucune ou très peu d'irritation auprès des fidèles orthodoxes. Ce constat nous montre bien que dans ce cas de figure – comme dans bien d'autres – les questions d'« identité » religieuse servent d'expression et de miroir à des stratégies et des buts politiques mis en œuvre par les hiérarchies et les élites politiques intéressées. Le travail de Philippe Henri Blasen ne manquera pas d'offrir des points de comparaison et d'interrogation aux chercheurs qui s'intéressent au caractère national de « notre » pèlerinage marial à la « Consolatrice des Affligés »<sup>14</sup>.

**Antoinette Reuter**

**Paul Lesch, D'Stater Kinoen. Eine Kinogeschichte der Stadt Luxemburg, unter Mitarbeit von Yves Steichen, mit 2 DVD, Luxemburg: Editions Guy Binsfeld, 2013, 392 S.; ISBN 978-2879542638; 59 €.**

Mittlerweile ist es keine Ausnahme mehr, die ‚Herkunftsbezeichnung‘ Luxemburg unter den Produktionsländern renommierter Filmprojekte zu finden, seien es seit den 1980er Jahren schon die Filme von Andy Bausch oder neuere internationale Koproduktionen, wie zum Beispiel *Girl With a Pearl Earring* (2003) oder jüngst *Hannah Arendt* (2012). Filmgeschichte umfasst jedoch nicht nur die Einzelwerke, sondern immer auch die spezifischen Öffentlichkeiten des Films: seine Aufführungsorte und -bedingungen, seine erfolgreiche Rezeption oder aber sein Verkannt-, wenn nicht sogar Verdammtworden. Kurz: Es geht bei Filmen nicht nur um zeitlos ästhetische Fragen, sondern zudem darum, wo, wann, wie und mit wem sie erfahren werden.

Es ist das Verdienst von Paul Lesch, diese Aspekte nun ausdrücklich und ausführlich in seiner großen „Kinogeschichte der Stadt Luxemburg“ *D'Stater Kinoen* erforscht zu haben. Lesch ist als Luxemburger Filmhistoriker (u. a. an der Universität du Luxembourg), der sich schon in der Vergangenheit in anderen Publikationen und Fachartikeln um dieses Thema verdient gemacht hat, sicherlich der maßgebliche Experte auf diesem Gebiet. Wenn hier von „großer Kinogeschichte“ gesprochen wird, so ist damit angesprochen, dass das Buch sich nicht nur an ein spezifisches Fachpublikum richtet. Vielmehr handelt es sich um einen aufwändig gestalteten, regelrecht prachtvollen Band, der als ‚beau-livre‘ mit zahlreichen großformatigen Farbabbildungen ebenso für Luxemburger Cineasten interessant ist. Warum?

<sup>14</sup> Philippe Henri BLASEN, Le pèlerinage auprès de la Consolatrice des Affligés et la naissance de l'identité nationale luxembourgeoise : Culte marial et identité nationale – Un des événements cycliques les plus caractéristiques pour un grand nombre d'habitants du Luxembourg, in: *Die Warte*, 27, 2341 (6.10.2011), p. 11–13 et 28, 2342 (13.10.2011), p. 4–6.

Bereits in der Einleitung benennt Lesch sein Vorhaben, die „wichtigsten Momente der Entwicklung des Kinowesens in Luxemburg-Stadt auf eine verständliche, kohärente und dynamische Weise“ zu schildern (S. 8) – keine geringe Aufgabe, bedenkt man, dass es sich dabei um eine über hundertjährige, weitverzweigte Geschichte handelt. Wie man aus dem Band erfährt, kommt die neue Erfindung „lebender Photographien“ bereits 1896 – genauer: zehn Monate nach den ersten öffentlichen Filmvorführungen durch die Gebrüder Lumière in Paris – auch nach Luxemburg. Während die einzelnen Schausteller ihre Projektoren in dieser Frühphase entweder auf der Schueberfouer oder in Festsälen aufbauen, gibt es 1907 einen der ersten ortsfesten Kinosäle des Landes (S. 21). Damit beginnt ihre wechselvolle Geschichte, die in einem ersten Teil des Buchs in 13, den einzelnen Kinos der Stadt gewidmeten Kapiteln aufgearbeitet wird. In diesen werden die verschiedenen Luxemburger ‚Original-Schauplätze‘ des Films von den Anfängen, als er noch von Hand gekurbelt wurde, bis zum heutigen Multiplex porträtiert und damit gleichermaßen ein Einblick in die mit den verschiedenen Zeitspannen verbundenen Filmkulturen gegeben.

Wie man den Quellenangaben entnehmen kann, hat Lesch seine Kinogeschichte sorgfältig recherchiert und seine Informationen aus verschiedenen (auch privaten) Archiven – wie dem der Cinémathèque und des Centre National de l’Audiovisuel oder aus den Archives nationales de Luxembourg – mühevoll zusammengetragen. Außerdem werden Berichterstattungen aus Luxemburger Zeitungen als diskursgeschichtliche Quellen ausgewertet: neben Artikeln aus der *Indépendance Luxembourgeoise* und der *Luxemburger Zeitung* vor allem das häufig zitierte *Luxemburger Wort*, das sich von Anfang an ausführlich dem Kino widmet – zugleich aber in den 1950er bis 1970er Jahren ebenso Sprachrohr eines (katholischen) Moralkodexes ist. Anhand von in vielen Fällen dankenswerterweise auszugsweise mitabgedruckten Fotografien, Spielplänen, Werbezetteln, Programmheften, Zeitungsausschnitten und -anzeigen, usw. rekonstruiert Lesch minutiös, wo und in welcher Form Filme in der Stadt Luxemburg gezeigt werden: Dabei deckt das Buch das gesamte Spektrum an kinorelevanten Gesichtspunkten ab und fragt so nach der besonderen Architektur und Lage der Gebäude, dem Stellenwert der (Kultur-)Politik, aber auch nach ökonomischen und moralischen Einflüssen auf die Programmgestaltung der einzelnen Kinosäle. Man lernt die maßgeblichen Akteure kennen sowie ihre (mitunter ehrgeizigen) Ideen und – manchmal nie realisierten – Vorhaben. Anhand der Abbildungen kann sich der Leser darüber hinaus selbst einen Eindruck darüber verschaffen, wie die Kinos aussehen und wie die verschiedenen Filme im Laufe der Zeit beworben bzw. wahrgenommen werden. Hier macht sich positiv bemerkbar, dass historisch präzise gearbeitet wurde und die verwendeten Quellen in Fußnoten nachgewiesen sind (Verweise auf weiterführende Literatur laden zu einer vertiefenden Lektüre bestimmter Aspekte ein).

Was dem Leser hier begegnet, ist aber kein monoton abgearbeiteter Abriss von historiografischen Details. Stattdessen erfährt man über die Geschichte der einzelnen Spielstätten jede Menge Wissenswertes darüber, wie die Filme im doppelten Wortsinne bei der Luxemburger Bevölkerung ‚ankommen‘ – ist der Gang ins Kino, wie Lesch schreibt, doch „für die meisten Luxemburger jahrzehntelang die wichtigste Freizeitbeschäftigung“ (S. 7). Obwohl bei den Beschreibungen der

einzelnen Kinoinstitutionen immer wieder die gleichen Zeitspannen abgedeckt sind, werden die Ausführungen weder langweilig noch redundant. In eingestreuten, separaten Infoseiten und Textkästen werden diese zeitlichen Überlappungen vielmehr genutzt, um links und rechts vom Haupttext bestimmte Aspekte zu vertiefen, ausführlich Originalquellen wiederzugeben oder einschlägige Daten zu Listen aufzubereiten: Nicht nur lernt man, wie Luxemburger Kinoerzähler in der Frühzeit „die Bilder lebend“ (S. 24) machen, sondern auch, wie sich nach und nach die Projektionstechnik verändert, z.B. indem man sich noch zur Zeit vor dem Tonfilm mit Musikbegleitung von Schallplatte bis hin zum Kinoorchester behilft und dabei sogar mit einem System mechanischer Musikbegleitung und Apparaturen zum Produzieren von Effektgeräuschen experimentiert (S. 26, 38 u. 159) – lange bevor das breitformatige Cinemascope und später 70-mm-Projektionen sowie Soundinnovationen wie Sensurround, Dolby und THX in Luxemburg Einzug halten und als Sensation (gegenüber den Konkurrenten) beworben werden. Darüber hinaus bekommt man einen Einblick, wie sich – je nach politischer Situation – die Vorlieben für bestimmte Filmländer und -sprachen verändert haben (von einem starken französischen Einfluss in den Anfangsjahren bis zum vorwiegend amerikanisch geprägten Mainstreamkino heute). Andere Textkästen informieren über Luxemburger Filmstars, wie Juliette Faber (S. 164) und Germaine Damar (S. 207), die es sogar international zu Ruhm gebracht haben.

Interessant zu lesen ist ferner, wie immer wieder die Programmgestaltung einzelner Kinomacher mit Fremdinteressen kollidiert: seien es die Bemühungen zum Verbot einzelner Filmaufführungen (S. 106), sei es die deutsche Besatzungspolitik oder seien es die Demonstrationen anlässlich des die US-amerikanische Intervention in Vietnam verherrlichenden Films *The Green Berets* (S. 230). Ihnen, wie der moralinsauren Diskussion und der damit verbundenen vorübergehenden Beschlagnahmung von Filmen wie *Der letzte Tango in Paris* (S. 231) oder *Stille Tage in Clichy* (S. 251), sind zum Teil ganzseitige Exkurse gewidmet. Schilderungen der Umstände großer Publikumserfolge (S. 46) oder als unangemessen gebrandmarkter Werbemaßnahmen sowie Hinweise zu den Strategien einzelner Kinomacher in den 1960er Jahren, mit Erotik-Programmen – „knappesch an [...] knaschtesch“<sup>1</sup> – dem Zuschauerrückgang zu begegnen (S. 46f. u. 212f.), kompletieren sich nach und nach zu einem vielschichtigen Gesamtbild der Luxemburger Kinokultur und zeugen von der bewegten Geschichte auch der Kinoprogramme. Sujets, die den Rahmen von Textkästen sprengen, werden als ausführlichere thematische Zusatzkapitel in einem zweiten Teil des Buchs aufgegriffen: So gibt es zum Beispiel eines zu „Zensur und Jugendschutz“ (S. 333–341), in dem man Einblicke zu den sich wandelnden Moralvorstellungen bzw. zum (versuchten) Einfluss u.a. vonseiten der katholischen Rechten auf das Filmprogramm bekommt. Ein weiteres – wichtiges – Kapitel behandelt das „Kino in Luxemburg unter deutscher Besatzung (1940–1944)“ und zeigt z.B., wie sich die Luxemburger – etwa mit anfänglichen Boykotten – dazu verhalten oder wie propagandistische Maßnahmen an ihrem Widerstand scheitern (S. 319). Es ist angesichts der Dringlichkeit des Themas im Vergleich zu den anderen leider etwas zu kurz geraten: Gerne hätte man

---

<sup>1</sup> „derb und ruppig“.

nämlich mehr darüber erfahren, wie sich die Kinobetreiber selbst zu der ihnen von außen angetragenen propagandistischen Germanisierungspolitik verhalten haben.

Etwas stiefmütterlich behandelt sind die der Publikation beigelegten DVDs, die der Rezensent beinahe übersehen hätte: Nicht nur fehlt im Buch jeder Hinweis auf die Inhalte. Selbst wichtige Querverweise, die sich angeboten hätten, z.B. wenn im Buch Filme besprochen werden, die sich auf den DVDs befinden – so etwa über die „Echternacher Springprozession“ (S. 19) –, sucht man vergebens. Das Potential der DVDs, nicht nur Dreingabe, sondern auch entsprechend gewürdigtes Begleitmaterial zu sein, wurde dadurch verschenkt – eine Vorgehensweise, die angesichts des sorgfältigen Umgangs mit den Abbildungen im Buch verwunderlich ist. Dabei macht eine DVD erstmals das „vergessene Filmgenre“ der Lokalfilme (aus Luxemburg, Trier und Saarbrücken) aus dem frühen 20. Jahrhundert für eine breitere Öffentlichkeit zugänglich (eine zweite beinhaltet TV-Magazinbeiträge, die die Luxemburger Kinos zum Gegenstand haben).

Etwas zu kurz kommt leider ebenso die Kinoarchitektur selbst: Die Ausnahme bildet die etwas detaillierter besprochene kubistische Architektur des Ciné l’Ecran / The Yank (S. 158f u. 172). Absolut lesenswert sind die ausführlich zitierten Überlegungen der Kunsthistorikerin Antoinette Lorang zur Außenarchitektur des Ciné Eldorado (S. 198): In dieser Hinsicht hätte man ebenfalls zu den anderen Kinos gerne etwas mehr erfahren.

Aber noch einmal zu den Einzeldarstellungen: Die wechselvollste Geschichte unter den vielen porträtierten Spielstätten hat zweifellos das Kino der heutigen Cinémathèque (das entsprechende Kapitel ist – neben dem zum Ciné Utopia – mit das interessanteste): Schon in den 1930ern nimmt es unter dem Namen „Ciné Asfa“ unter katholischer Leitung seinen Anfang, ist zwischendurch Soldatenkino der deutschen Besatzungsmacht und beherbergt, nachdem es sich in der Nachkriegszeit unter dem Namen „Ciné-Vox“ zum Ort für anspruchsvolle Filmkunst und cineastische Klassiker gemausert hat, in den 1970er Jahren schließlich auch den Ciné-Club 80 und die neu gegründete hauptstädtische Cinémathèque (S. 128–134). Hier ist besonders die ausführliche Bildstrecke (S. 139–154) vielsagend, weil mit ihr die internationalen Stars auf dem ‚roten Teppich‘ in Luxemburg gewürdigt werden. Zu erwähnen wären renommierte Regisseure wie Claude Chabrol, Costa-Gavras, Peter Greenaway und Eric Rohmer sowie SchauspielerInnen wie Jane Birkin, Eddie Constantine oder Michel Piccoli. In diesem Kapitel und dem zum ‚Ciné Utopia‘ (S. 262–287) erfährt man darüber hinaus viel Aufschlussreiches über die Anstrengungen (von staatlicher und privater Seite), die ökonomischen Zwänge, denen jedes Kino unterliegt, mit Initiativen zu verbinden, etwas für die Filmkultur zu tun (und zu investieren). Die Autoren scheuen aber – zum Glück – in diesem Zusammenhang nicht davor zurück, sogar unbequeme, kritische Einsichten zum Ausdruck zu bringen, so zum Beispiel, dass die letztlich aus einem alternativen Filmclub hervorgegangene UTOPIA S.A. in den 1990er Jahren zum Kinomonopolisten in Luxemburg-Stadt geworden ist (S. 291). In diesem Zusammenhang zeugt Teil 1 des Bandes insgesamt davon, in welchem Maße vor allem in den 1980er Jahren das große Kinosterben auch vor Luxemburg nicht Halt gemacht hat, und dokumentiert damit die (international) traurige Seite der Kinogeschichte. Dabei handelt es sich um einen Niedergang, der zuvor schon mit dem Umbau schöner, großer Kinosäle



in immer kleinere ‚Schachtelkinos‘ (mit v.a. immer kleineren Leinwänden) seinen Anfang genommen hat (S. 233). Lesch weist schon in der Einleitung nicht ohne Bedauern darauf hin, dass die porträtierten Kinos bis auf zwei Ausnahmen vollständig aus dem Stadtzentrum und dem Bahnhofsviertel verschwunden sind, um meist Platz zu machen für gesichtslose Neubauten (S. 7). Das Buch ist damit ebenso eine Art Nachruf auf eine – wie überall auf der Welt – verloren gegangene, vielfältige Kinolandschaft.

Mit *D‘Stater Kinoen* legt Lesch ein sorgfältig ediertes Buch vor: Es ist nicht nur in einem äußerst flüssigen Stil geschrieben; auch der Satz und die Gewichtung der unzähligen Farbabbildungen tragen zur Anschaulichkeit des Bandes bei. Viele wiedergegebene Quellen dienen nämlich nicht nur zur Illustration oder als Beleg; vielmehr kommt ihnen selbst eine eigene Aussagekraft zu. Die letzten beiden Kino-Kapitel hätten vielleicht etwas sorgfältiger lektoriert werden können, um die eine oder andere gestelzte oder holprige Formulierung, wie z.B. „konstitutives Element im Narrativ der Beteiligten“ (S. 272) oder die Rede von „sturzbachartigen“ Umsatzeinbußen (S. 283), noch zu glätten. Dies sowie die Tatsache, dass ein Index zum besseren Auffinden bestimmter Inhalte leider fehlt, sind jedoch nur geringfügige Mängel in einem ansonsten höchst lesens- bzw. betrachtenswerten Buch. Der Band reflektiert nicht nur die Luxemburger Kinogeschichte, sondern in deren Spiegel eine ganze Reihe darüber hinausgehender Momente: So zeugt er zum einen vom Verhältnis Luxemburgs zum europäischen und internationalen Ausland; zum anderen leistet er dadurch, dass bislang unterbelichtete wirtschaftliche, gesellschaftliche, politische und kulturelle Aspekte beleuchtet werden, einen wichtigen Beitrag zur Kultur- und Stadtgeschichte Luxemburgs.

Über die Statistiken am Ende des Buchs erfährt man schließlich, dass *Girl With a Pearl Earring* es nicht in die Top 100 der publikumsstärksten Filme der letzten zwölf Jahre in Luxemburg geschafft hat, während sich zeigt, dass Andy Bausch vor Ort zumindest für die zweithöchste Zuschauerzahl im Feld der landeseigenen Produktionen gesorgt hat.

**Martin Doll**

**Nico Everling, Liebe Jett. Feldpost eines Luxemburger Zwangsrekrutierten, Luxembourg: Editions Saint-Paul, 2013, 230 p., ISBN: 978-2-87963-920-8; 38 €.**

Vor etwa 30 Jahren entdeckten Historiker Feldpostbriefe als Quelle für Militär-, Mentalitäts-, Sozial- und Kommunikationsgeschichte. Auch wenn es sich hierbei nicht um offizielle Dokumente handelt, so sind sie wohl allein wegen der Masse an Schriftstücken eine äußerst interessante Quelle. Allein auf deutscher Seite wurden von 1939 bis 1945 etwa 30–40 Milliarden Feldpostsendungen zwischen Heimat und Front transportiert.

Die Einführung der Reichsarbeitsdienstpflicht und stärker noch die Zwangsrekrutierung der Luxemburger Jugend in die Wehrmacht führten auch in Luxemburg dazu, dass der Kontakt der davon Betroffenen mit der Familie nur noch über Briefe aufrechterhalten werden konnte. Geht man davon aus, dass die meisten der 10 200 zwangsrekrutierten Luxemburger den Kontakt zu ihrer Familie auf diese Weise

pflegten, so müssten in Luxemburger Familien noch Tausende solcher Briefe zu finden sein. Weil es sich dabei wohl in erster Linie um emotional bedeutsame Schriftstücke handelt, wurden sie vielfach gesammelt und zum Teil bis heute aufbewahrt. Bei Gefallenen und Vermissten wurden diese Briefe oftmals zum Objekt einer Gedenkkultur, waren sie doch die einzigen und letzten Lebenszeichen eines jungen Menschen in einer außergewöhnlichen Situation.

Bis heute hat aber die luxemburgische Geschichtsforschung sich kaum mit diesen einzigartigen Dokumenten befasst. Zwar gibt es schon lange eine Edition von 159 Briefen von luxemburgischen Soldaten in den napoleonischen Armeen, die im Nationalarchiv erhalten geblieben sind<sup>1</sup>, doch für den Zweiten Weltkrieg scheint die Zeit noch nicht reif zu sein für eine kritische Studie dieser Quelle.

Seit Anfang des 21. Jahrhunderts wurden wohl einige Versuche unternommen, Feldpostbriefe von Zwangsrekrutierten zu veröffentlichen<sup>2</sup>, wobei es dem Leser aber überlassen wurde, die Briefe zu analysieren. Auch wurde allzu Privates jeweils nicht abgedruckt. Es fällt auch auf, dass die drei Zwangsrekrutierten, deren Briefe veröffentlicht wurden, den Krieg nicht überlebt haben. Die Briefe befinden sich in Privatbesitz. Dem Rezensenten sind nur sehr wenige Feldpostbriefsammlungen bekannt, die sich in öffentlichen Archiven befinden.

Der hier vorliegende Band bricht in vielerlei Hinsicht mit den vorigen Briefausgaben. Der Autor der Briefe hat den Krieg überlebt, wenn auch durch seine Verwundung fürs Leben gezeichnet. Dazu gehörte er zu der recht kleinen Anzahl von Zwangsrekrutierten, die 1942 schon verheiratet waren und Kinder hatten. Dies schuf damals und auch später, bis zu seinem Tod, eine besondere Situation in der Familie, die auch bei der Herausgabe der Briefe durchscheint. Als Herausgeber fungiert der Sohn, Nico Everling, geboren am 18. März 1941. Grundlage für die Edition sind die ca. 400 Feldpostbriefe des Vaters und die Antworten seiner jungen Ehefrau, die vom 17. April 1942 bis zum 31. Juli 1945 reichen. 36 Briefe sind als Faksimile abgedruckt, dazu kommen Auszüge, die transkribiert wurden, aber auch Auszüge aus etwa 70 Briefen, die nicht reproduziert sind und deshalb auch nicht nummeriert sind. Weshalb dem so ist, wird leider nicht erklärt und erschwert die Lektüre doch etwas. Es gibt auch keine Erläuterungen zu den Auslassungen in den gedruckten Texten. Vielfach ist die Transkription nicht fehlerfrei. (S. 52: alles frisch waschen / Transkription: alles frisch machen; S. 101: Es ist kalt hier 30 Grad Kälte u. oft tagelang kein warmes Essen / Transkription: Es ist kalt hier (...) und es gibt oft tagelang kein warmes Essen). Der Brief Nr. 4 fehlt ganz. Die Transkription der Briefe Nr. 28 und 30, die von einem deutschen Sanitäter in Sütterlin Handschrift verfasst sind, lässt doch sehr zu wünschen übrig. Die Auslassungen sind unverständlich.

<sup>1</sup> DECKER, François, *Lettres de soldats luxembourgeois au service de la France 1798–1814 conservées aux Archives de l'Etat, Luxembourg* 1971.

<sup>2</sup> HOSTERT, Norbert, Briefe eines Luxemburger Zwangsrekrutierten in der Wehrmacht, in: *Hémecht* 56 (2004), S. 241–271; 57 (2005), S. 35–54; RAUSCH, Katja, *Es geht alles vorüber, es geht alles vorbei*. Philippe Gonnors Briefe von der Ostfront 1942–1944, [Luxembourg]: Editions Saint-Paul, [2003]; WENKIN, Alphonse, *Trei der Hemecht!* Alphonse Wenkin – Zwischen den Fronten: Briefe eines Zwangsrekrutierten, vermisst in Russland seit Januar 1944, Luxembourg: Editions Saint-Paul, [2004].

Im ersten Kapitel (S. 16–53) wird die Zeit im Arbeitsdienst illustriert. Lou Everling hatte das Glück, in den Lagern Bettemburg und Mersch Dienst tun zu müssen. Dort konnten seine Frau und sein Sohn ihn besuchen, und er konnte beim „Sonntagsurlaub“ nach Hause fahren. Das Kapitel enthält zahlreiche Fotos aus dem Lager Bettemburg und vom Aufbau des Lagers Mersch. Letzteres Lager wurde jedoch nicht fertiggestellt. 24 Dokumente (Briefe und Karten) illustrieren die Zeit von Mitte April bis zum Ende September 1942. Besonders interessant ist der Brief (Nr. 8) vom 1. September 1942, in welchem Lou sich zur Einführung der Wehrpflicht äußert.

In Kapitel 2 (S. 54–215) steht die Zeit bei der Wehrmacht im Mittelpunkt. Auch dieses Kapitel wird aufgelockert und illustriert durch Fotos und die Reproduktion anderer Dokumente wie z.B. des Wehrpasses, der Fiebertabelle des Verletzten und von Rubel-Banknoten. Dieses Kapitel umschließt den längsten Zeitraum, vom 18. Oktober 1942 bis März 1945. Nun sind Besuche von Jett und Nicky beim Vater unmöglich. Urlaub gibt es wenig (Februar 1943, Juni/Juli/August 1944 Genesungsurlaub in Luxemburg). Die Verletzungen, die er am 16. September 1943 am Ladogasee erleidet und die nicht ausheilen, bedeuten dann aber praktisch das Ende seiner militärischen Tätigkeit. Immerhin reist seine Frau nach Tapiou und nach Lüneburg, wo Lou im Lazarett liegt. Die Aufenthalte in den Lazaretten nehmen kein Ende. Als Besonderheit müssen die Briefe gelten, die wegen seiner Verletzung nicht von Lou Everling selbst geschrieben werden konnten (S. 161–165). Einige Schreiben zeigen detailreich auf, dass „Beziehungen“ notwendig waren, wenn man bei der Wehrmacht die Verlegung eines Verletzten nach Luxemburg erreichen wollte. Den letzten Brief an seine Frau schreibt Lou am 26. August 1944 aus dem Lazarett Rendsburg, in das er Ende August verlegt wurde. Die letzten abgedruckten Briefe (Nr. 36) schreibt Lou an seine Tante Marguerite, die mit ihrem Ehemann und ihrem Sohn nach Boberstein umgesiedelt worden war.

Kapitel 3 (S. 216–217) liefert einige Informationen zur Gefangenschaft.

Alle Briefe und Karten sind auf Deutsch verfasst. Nur die Neujahrswünsche 1943 schreibt Jett auf Luxemburgisch. Ein einziger Brief (Nr. 33) endet mit „Heil Hitler“.

Auf „eingeklebten“ Notizzetteln werden sehr interessante zusätzliche Informationen zur allgemeinen Geschichte geliefert, die es erlauben, die Briefe in einem größeren Kontext zu verstehen.

Der Band schließt ab mit dem Wiederabdruck von Auszügen aus der Broschüre zur Einweihung des Denkmals zu Ehren der Opfer des Krieges 1940/44 in Bartringen aus dem Jahre 1949 (S. 221–227).

Im Postscriptum (S. 229) wird erklärt, wie man mit dem Fundus der 400 Briefe umgegangen ist. Neben Nico Everling haben auch noch Studenten des Centre de Documentation et de Recherche sur l'Enrôlement forcé sich mit den Dokumenten beschäftigt und dazu beigetragen, die Auswahl „pädagogisch relevant zu hinterfragen, zu ergänzen und zu erweitern“.

Das gut aufgemachte Buch erlaubt dem Leser auf eindrucksvoll emotionale Weise, dem Schicksal des Zwangsrekrutierten Lou Everling zu folgen. Niemand wird das Buch aus der Hand legen, ohne gefühlsmäßig das Leiden der Zwangsrekrutierten besser zu verstehen. Eine Liebe in Zeiten des Krieges.

Leider wurde versäumt, diese Sammlung nach wissenschaftlichen Kriterien zu edieren und dem Leser die Kriterien für die Auswahl der Briefe und der teilweisen Transkripte zu erläutern. Ein Vergleich mit edierten Briefen von anderen Luxemburgern hätte sich ebenfalls angeboten. Damit wäre ein wichtiger Schritt in der Historiographie des Zweiten Weltkriegs in Luxemburg möglich geworden. Man beschränkte sich schließlich darauf, den Krieg als menschliche Tragödie durch den „Zeitzeugen Everling“ darstellen zu lassen.

**Paul Dostert**

**Raingard Esser, *The Politics of Memory. The Writing of Partition in the Seventeenth-Century Low Countries*. Series: Brill's Studies in Intellectual History volume 208, Leiden and Boston: Brill, 2012, 364 pages; ISBN 978-90-04-20807-0; 119 €.**

The book's rather grand title – an allusion to the works of Aleida Assmann – hides a narrower, albeit worthwhile, study of choreographies (geographical and historical descriptions of regions) in the seventeenth-century Low Countries. As the author rightly points out, only few studies have analysed historiographical production during and right after the Eighty Years' War; this one is the first to my knowledge to adopt a resolutely comparative approach. By studying historiography across the north-south divide, the book deliberately breaks with the hitherto dominant 'national' approaches. It goes beyond merely taking into account the political and religious divisions of two newly created entities with a shared past, but also does justice to both entities remaining political unions themselves, bringing together principalities with different social, economic and religious compositions, and with different historiographical traditions. The medium of chorography is well chosen. Not only did chorographies represent a fairly new genre, appearing first in the late fifteenth century, they also had become an extremely popular medium by the seventeenth century. Esser further argues persuasively that they present an exemplary vehicle for the expression of different types of identities, while, on a more methodical level, they marked the shift from rhetorical to empirical knowledge.

The relatively long first part analyses historiography in the North, starting with the three Amsterdam chorographies by Johannes Pontanus, Olfert Dapert, and Caspar Commelin, which set the agenda for other works in the United Provinces. The three authors contributed to an image of Amsterdam as a pragmatic and modern city, with Dappert in particular stressing the positive impact of its many immigrants. Their works served as a guidebook and a "Who's Who" for visitors, especially foreign merchants. While Amsterdam saw an impressive economic rise in the period, Haarlem's chorographers (Samuel Ampzing, Theodor Schrevelius, Jan Leeghwater) tried to compete culturally with the neighbouring metropolis by stressing Haarlem's international role in the medieval period and its heroic role in the Dutch Revolt. Their aim was, in part, to heal the wounds among the city's divided population. These two rising cities are contrasted with Nijmegen, one of the political and economic losers of the war. Johannes Smetius, father and son, coped with their city's decline by focussing on a more distant past. Using Roman sources

to emphasise the town's alleged Batavian origin, they not only showed off their classical erudition, but also tried to prove Nijmegen's seniority among the Dutch towns. While Amsterdam saw prestige in its diversity, the Nijmegen historians stressed the town's Batavian purity, replaced the bourgeois and naval heroes prominent in the Holland accounts by aristocrats, and preferred to look east by stressing Gelderland's long-standing ties with the Holy Roman Empire. All three northern cities, on the other hand, share a complicated role during the revolt. Amsterdam and Haarlem had long stayed loyal to the Habsburgs; their historians needed to cope with the image of a reluctant rebel. Nijmegen changed sides several times during the uprising, dividing its population and accelerating its decline.

The second part studies the Southern Low Countries, opening with a chapter on Antwerp, another city defending its position "against the shadow of decline". The authors studied include Carolus Scribani, who decided to write little on the Revolt and nothing on the city's post-1585 decline. While Antwerp stood on the verge of a possible economic slump, Leuven's had been a reality for long. No less a figure than Justus Lipsius took on the task of writing Leuven's history, in which he narrates the city's transformation from a centre of cloth manufacturing to a centre of learning. Esser demonstrates how the humanist approach, as practiced by Lipsius, slowly gave way to a confessionalised Counter-Reformation discourse. This emerges, for example, in the treatises on Flemish Geraardsbergen by Jean Baptiste Gramaye, Antonius Sanderus, and Johannes van Waesberghe, which increasingly focused on sacred space, i.e. religious institutions and local saints, allocating a special place to the Blessed Virgin Mary. The recent war, however, was sidelined, because its memory was considered too painful. But unlike the North, the South was in no need for a new master narrative, and overlooking the Revolt helped to underline continuity in both secular and spiritual spheres.

The third part switches focus from the urban centres to the provinces. In the North these regional descriptions still moved within an urban perspective on the province, while the South's was more landed. Regional chorographies were often composed by the same authors who wrote urban ones, such as the Leiden scholar Marcus Zuerius Boxhorn, whose histories of Holland and Zeeland are explored in the seventh chapter next to Johannes Pontanus's and Arend van Slichtenhorst's of Gelderland, or Antonius Sanderus's *Flandria Illustrata*. The last chapter studies the contested border region of Brabant in detail, whose chequered history posed a challenge to chorographers, since it fitted the dominant northern and southern narratives only with difficulty. This direct comparison of a shared past through two different lenses offers a profound insight into historiographical selection and interpretation. Thus the same past tradition could be made to justify opposing politics: Brabant's Joyous Entries were quoted by authors on both sides of the new border to legitimise either Habsburg rule or the Act of Abjuration, respectively. Esser concludes with a number of general comparisons. The North produced overall more chorographies, especially of the urban kind, which also tended to be written in the vernacular. The focus in the South seemed to be more regional, the language of choice generally Latin, and authors were predominantly clerics. It may come as less of a surprise that academically trained writers with a large scholarly network produced more successful results than provincial amateurs. Esser also regularly

reminds us that the act of remembering implies a solid portion of forgetting. A reoccurring tactic of the chorographers was to gloss over the more 'complicated' past, ignoring partitions or new provincial borders, which in turn avoided reopening old wounds, alienating readers, or – especially in the South – helped when stressing political and religious continuity.

The book certainly represents a landmark in the study of historiography in the Low Countries during the seventeenth century. It intentionally compares the most diverse authors, not only with respect to their social, political and confessional background, but also their education, methods, and networks. To get a proper grip on its central questions, this careful analysis concentrates particularly on representations of common origins, historical continuity, religious confession, the Dutch Revolt and its aftermath, past and contemporary migrations, as well as the re-use of existing narratives. It is therefore the more striking that Walloon and High German of the Low Countries are severely neglected. This can only partly be excused by the fact that there were only few chorographies written in French. Considering the rich medieval historiographical tradition of Walloon principalities such as Hainault on the one hand, and the importance of the language question in today's Belgium on the other, one could have expected some comments, if only to reveal the irrelevance of either factor in the seventeenth-century context. The *Hémecht* reader may be particularly disappointed to learn that – like Hainault, Namur, and Limburg – the duchy of Luxembourg is completely omitted. The latter could have made an interesting case study, not least because Jean Bertels's works fit many of Esser's judicious points made for the South. Another point of critique is the book's failure to live up to all of its promises. Both the title and the introduction hint at an analysis of how chorographies and other media of memory interconnect, and how the former make reoccurring use of the latter. Much of this, however, gets lost in the subsequent chapters.

*The Politics of Memory* does convince, though, with its encyclopaedic knowledge and its magisterial handling of a vast array of sources. The author not only reveals how topoi were negotiated across a certain political or cultural space, especially between dominant confessional or political narratives and local or regional circumstances, she also implicitly reveals the origins of certain historiographical differences that still exist across the Benelux today. On yet another level, the book discusses more long-term changes to the nature of history writing, challenging Momiigliano's distinction of narrating historians and collecting antiquarians as purely theoretical, since most of Esser's examples fall in between those two categories. The book is particularly strong in presenting its many sources within their context, thus indirectly offering the bonus of a panorama of political, economic, and social developments in the early-modern Low Countries. Although these descriptive passages lead to rather long-winding arguments and may obstruct its overall unity, the book gains in value as a work of reference on its many authors and their historiographical output in context.

**Pit Péporté**

**Belkacem Rachid et Pigeron-Piroth Isabelle (dir.), Le travail frontalier au sein de la Grande Région Saar-Lor-Lux, Nancy : PUN-Éditions universitaires de Lorraine, 2013, 502 p. ; ISBN 978-2-8143-0137-5 ; 20 €.**

Cet ouvrage collectif, qui reprend 24 communications issues de différents séminaires, a pour objet le travail frontalier : ses formes, ses transformations et ses effets sur les territoires. L'ensemble se présente comme un vaste état de l'art sur ces questions, mobilisant diverses disciplines et cadres théoriques, depuis la théorie du choix individuel rationnel, plus ou moins pondérée par des considérations culturalistes, jusqu'à une approche en termes d'identité sociale en passant par des perspectives sociologiques ou linguistiques. Comme tout ouvrage collectif, l'apport des différentes contributions est inégal, certaines se limitant à une approche descriptive, mais le grand mérite d'un tel livre est de dresser un panorama assez complet de la situation de la Grande Région, de permettre quelques comparaisons avec d'autres espaces frontaliers (comme les Flandres ou le Rhin Supérieur) et de replacer cette question dans des réflexions plus générales sur les frontières.

Il n'est guère possible ici de présenter toutes les contributions. Aussi présentons-nous de manière thématique certains résultats que l'on peut dégager de cette « somme documentaire ».

Les problèmes de définition des travailleurs frontaliers et de leur comptage sont abordés par plusieurs chapitres : la définition communautaire généralement employée (« personne qui exerce une activité salariée ou non salariée dans un État membre et qui réside dans un autre État membre où elle retourne en principe chaque jour ou au moins une fois par semaine ») peine à saisir les formes « atypiques » de travail frontalier : intérimaires détachés, fonctionnaires internationaux, personnes qui s'installent en pays voisin tout en gardant leur travail dans leur pays d'origine. L'ouvrage souligne à juste titre les problèmes de construction statistique de l'objet dus à la différence des systèmes réglementaires et statistiques nationaux.

On constate combien les questions géographiques restent prégnantes pour saisir le fait frontalier : distance entre lieu de résidence et de travail, accessibilité en termes de temps, état des réseaux de communication (congestion des routes, manque de transports en commun), mais aussi articulation entre les espaces vécus, plus ou moins harmonieuse selon des facteurs sociaux comme le degré de qualification et le type de travail, la situation familiale ou l'ancienneté du statut de travailleur frontalier. Les problèmes de logement mais aussi de fiscalité (détermination d'une zone frontalière de 10 à 30 km pour éviter la double imposition) contribuent à faire de ces questions géographiques des questions sociales.

Viennent ensuite les facteurs linguistiques et culturels, qui débouchent sur la délicate question des identités sociales individuelles et collectives, ou encore sur celle des représentations de l'Autre, le travailleur frontalier étant finalement une forme particulière de travailleur immigré. Plusieurs chapitres documentent ces thèmes : perception et acceptation des travailleurs frontaliers par la société d'accueil, construction par le groupe frontalier d'une représentation collective, usage des langues comme mode de « management identitaire ». La tertiarisation de l'économie semble renforcer la barrière des langues en exigeant une maîtrise croissante des langues bureaucratiques européennes.

Les différences de classes sociales sont particulièrement importantes dans les façons de vivre la condition de travailleur frontalier. De manière très fine, elles déterminent la gestion de l'espace frontalier selon les ressources disponibles permettant la mobilité (usage d'un dialecte commun, connaissance des langues, habitus migratoire, organisation de la mobilité par l'employeur, réseaux de recommandations) et les incitations à passer la frontière (différentiel de salaires, possibilités d'éviter le chômage, opportunités de carrière). On pourra regretter que cette approche en termes de classes sociales, souvent évoquée par les contributions, ne soit pas plus systématiquement développée.

Enfin, plusieurs textes abordent le thème de la construction institutionnelle de la Grande Région et laissent percer une critique de la complexité et du manque de lisibilité de ces instances de coopération, enchevêtrées à de multiples niveaux et sans grand pouvoir de décision. Au périmètre flou de la Grande Région s'ajoute la promotion d'un « polycentrisme métropolitain » qui n'apparaît guère opérationnel. Ainsi, malgré une intense activité de réunion et de communication, le niveau politique semble très en retrait sur les processus fonctionnels qui dessinent peu à peu les contours d'une région de plus en plus partagée au niveau de la vie quotidienne d'une part croissante de ses habitants. La lenteur du développement des infrastructures de communication est ici pointée, tout comme les difficultés persistantes à dépasser les particularismes nationaux dans les systèmes de formations et de diplômes. Il apparaît que l'éducation et la transmission des compétences restent des domaines où la détermination de la valeur se fait selon des codes culturels bien distincts, ce qui entraîne une difficile mise en équivalence pour créer un véritable marché transfrontalier de l'emploi.

Axé sur l'étude des travailleurs, l'ouvrage donne de manière inattendue peu de place à l'étude précise des transformations de l'appareil productif de la Grande Région et à l'évaluation, au-delà des différentiels fiscaux et du coût du travail, de la compétitivité globale de la zone et de son insertion dans l'économie européenne. Le rapport entre infrastructure et superstructure, qui aurait pu être éclairant, est ici négligé au profit d'une approche centrée sur les pratiques et les représentations. Une présentation des auteurs et l'indication de leur appartenance disciplinaire auraient pu être utiles pour mieux comprendre les perspectives choisies. Malgré ses limites, cette somme sera sans aucun doute, pour quelques années au moins, une référence précieuse pour toute personne œuvrant dans le domaine transfrontalier ou pour les chercheurs étudiant ces territoires interstitiels, tout à la fois singuliers et résolument européens.

**Vincent Goulet (Mulhouse)**

**Mendgen, Eva (Hg.), *Au Centre de l'Europe – Im Reich der Mitte*<sup>2</sup>. Saarbrücken: Regiofactum-Edition, 2013, 239 S., zahlreiche Illustrationen; ISBN 978-3-86628-393-0; 50 €.**

Nach dem im Kulturhauptstadtjahr 2007 erschienenen Werk *Im Reich der Mitte / Le berceau de la civilisation européenne. Savoir-faire, savoir-vivre* legt Eva Mendgen – nun als alleinige Herausgeberin – einen Band vor, der sich im



französischen Titel bescheidener gibt, mit dem Quadratexponenten aber auch Ambitionen andeutet und Erwartungen weckt. Letztere werden, um es vorwegzunehmen, weitgehend eingelöst. Trotz der zu vermutenden Schwierigkeit, über 30 Autorinnen und Autoren mit unterschiedlichen kulturellen, sprachlichen und disziplinären Hintergründen hinter dem Buchkonzept zu vereinen, besticht das Werk durch seinen Aufbau, seine redaktionellen Besonderheiten und nicht zuletzt seine reichhaltigen Illustrationen.

Die Kurzporträts der Teilregionen und der informative Einstieg in die besonderen Reize, Problemlagen und Befindlichkeiten einer Grenzregion wecken sogleich das Interesse der Lesenden und laden zur „grand Tour“ durch die Großregion ein. In vier thematischen Hauptkapiteln (Provinzen – Communautés – Visions / Berceau – Werkbank – Migration / Erben – Citoyens – Générations / Patrimoine – Stadtlandschaft – Renaissance) werden vielfältige Facetten des kulturellen, wirtschaftlichen, sozialen und politischen Neben- und Miteinanders in der Großregion beleuchtet. Die teils essayistischen, teils wissenschaftlich-journalistischen Texte sind angereichert durch eingeschobene Textfragmente, Zitate, erklärende Exkurse, Interviews, persönliche Korrespondenzen („témoignages“) und biographische Notizen, die Hintergründe liefern, Perspektivwechsel vornehmen oder einfach nur zum Nachdenken inspirieren. Dies geschieht in einer mehrsprachigen Mischung: Neben den konsequent auf Französisch und Deutsch verfassten Haupttexten gibt es kleinere Einschübe, je nach Provenienz auch auf Luxemburgisch oder Englisch. Die fotografischen Illustrationen umfassen Landschaften, Alltagsszenen und Fundsachen, von denen viele sich wohltuend vom stereotypen Bilderkanon anderer Veröffentlichungen zum Thema abheben.

Abschließend werden unter der Rubrik „Des liens et des lieux – Kulturgemeinschaft Gro(u)ssregio(u)n“ in einer originellen Darstellung wichtige Orte, Ereignisse und biografische Informationen zu Institutionen und Persönlichkeiten nachgereicht. Zwar wären die Geburtsdaten der beitragenden Autoren hier entbehrlich gewesen (Kurzbiografien findet man im Anhang); dennoch ergibt sich ein eindrucksvolles und kompaktes Bild einer großregionalen „Zeitleiste“.

Das Werk kann uneingeschränkt zur Lektüre empfohlen werden; es eignet sich sowohl als Einstieg für Besucher oder Neuankömmlinge als auch als anregender und detailreicher Überblick für alle, die sich privat oder beruflich mit der Vielfalt der Großregion beschäftigen. Den Appell der Herausgeberin zur Erkundung dieses besonderen Raumes („Bewegt Euch!“) sollte man übrigens nicht nur gedanklich umsetzen, sondern auch physisch.

**Christian Schulz**

4<sup>es</sup> Assises de l'historiographie luxembourgeoise. Histoire industrielle : Bilan et perspectives, sous la direction de Lauree Caregari, René Leboutte, Arnaud Sauer et Denis Scuto (= Mutations. Mémoires et perspectives du Bassin minier, 6), Luxembourg 2013, 120 p., ISSN 2078-7634 (*Il s'agit de la 2<sup>e</sup> partie des actes des Assises de 2011, dont la première partie fut publiée dans Hémecht 2012/4.*)

Galerie. Revue culturelle et pédagogique 31 (2013), n° 2

Die Widmung. Von der Vielfalt handschriftlicher und gedruckter Widmungen in Büchern / La dédicace. De la diversité des envois et dédicaces dans les livres, hrsg. v. Claude D. CONTER, Mersch: Centre national de littérature 2013, 255 S., ISBN 978-2-919903-36-8; 35 €

Notfallplanung und Risikomanagement in Archiven und Kulturinstituten. Beiträge zum dritten Luxemburger Archivtag 2013, hrsg. v. Nicole SAHL, Mersch: Centre national de littérature 2013, ISBN 978-2-919903-35-1; 10 €



**Claude Moyen**

# Eng Geschicht vun der Konscht vun haut



De Claude Moyen hëlt de Lieser mat op Entdeckungsrees duerch e faszinante Wëssensberäich, dee fir vill Leit nach esou munch wäiss Flecken opweist: d’Konscht vum 20./21. Joerhonnert! Liewensno, präzis a kompetent féiert hien eis duerch en imaginäre Musée, an deem all Raum engem Kapitel vun der moderner Konscht consacréiert ass – woubäi jeeeweils déi Hauptprotagoniste mat hire representatiivste Wierker virgestallt ginn. De Paul di Felice riicht bei all Etapp säi Bléck op d’Geschéien zu Lëtzebuerg.

D’Zeechnunge vum Stina Fisch wierzen de flotten Erzieltext mat Poesie an Ironie.

**312 Säiten,**  
**17 × 23 cm,**  
**haart Deckelen,**  
**mat Léngent iwwezunn**

**35 €**

(+ 3 € Porto/Virement)

**Eng spannend Aféierung an d’Konscht vun haut fir jiddwieren!**

éditions  
**SAINT  
PAUL**

Dir kritt dëst Buch op [www.editions.lu](http://www.editions.lu) an an all gutt Librairie.